



SAINT-ÉMILION ET LES MAISONS DU MIDI AQUITAIN

Pierre Garrigou Grandchamp

214. Saint-Macaire (Gironde) : bâtiments du prieuré,
élévation postérieure, XII^e et XV^e siècles.

Pour bien mettre en lumière la spécificité des constructions civiles saint-émilionnaises, il est temps de rassembler les principales conclusions tirées de cette étude et de les confronter avec ce que l'on sait de l'habitat urbain des XII^e-XIV^e siècles, en procédant à des comparaisons avec les maisons des autres villes de la Gironde, puis du Sud-Ouest, du Midi dans son ensemble, voire d'ailleurs quand ce sera utile.

Cette ultime étape est nécessaire pour passer d'une vision éclatée à une appréhension plus effective et à une évocation plus parlante de l'habitat des bourgeois de la seconde ville du Bordelais. Seule la démarche comparative crée la distance qui éclaire le regard et révèle les traits saillants d'un faciès architectural et l'originalité d'un vocabulaire, et donc les spécificités du projet domestique des Saint-Émilionnais de ce temps. Certes, leurs maisons se conformaient, dans leur essence, au paradigme dominant de l'habitat médiéval urbain dans le Midi méditerranéen et atlantique. Nombre de leurs principales caractéristiques constructives sont de fait partagées avec les demeures des provinces environnantes. Pourtant, la compréhension intime de cette architecture, qui se dégage peu à peu d'une observation fine et d'une longue fréquentation, conduit au constat de son irréductible singularité, indubitable avant tout pour ses origines, pour les maisons de la « phase romane » des XII^e et XIII^e siècles.

Avoir ainsi défini la nature de l'entreprise n'enlève rien à sa difficulté, tant la connaissance de l'architecture civile est encore très inégalement avancée. Si les provinces centrales du Midi (Quercy, Rouergue, Languedoc oriental), voire la Provence, ont déjà été scrutées avec acuité et offrent des termes de comparaison nombreux et bien documentés, on ne peut en dire autant de l'Aquitaine et de l'ensemble des terres précisément soumises aux Plantagenêts. Seul le Périgord a fait l'objet d'un pré-inventaire des maisons médiévales des XII^e-XIV^e siècles, plusieurs études s'attachant à la description spécifique de ses maisons romanes. Souligner les originalités et les points communs de l'architecture domestique de Saint-Émilion et de celle des villes de la Guyenne, de l'Aunis et de la Saintonge, de l'Agenais, du Béarn ou de la Gascogne, sera chose beaucoup plus délicate, en l'absence de publications⁵⁸⁵. On ne sera dès lors pas étonné de la place tenue par les villes offrant des corpus étendus,

comme Périgueux et Sarlat, Cahors et Figeac, ou Montpellier. Pour le reste, et non sans prudence, il faudra donc se fonder sur nos propres constats et nos pré-inventaires, complétés par les fiches mises en ligne par le service régional de l'Inventaire⁵⁸⁶, en rendant aussi justice à quelques grands prédécesseurs, Félix de Verneilh, Léo Drouyn toujours, ou Élie Lambert⁵⁸⁷.

Ce portrait de la maison saint-émilionnaise reviendra d'abord sur les traits qui la font proche des demeures contemporaines des autres villes méridionales, sans occulter des nuances, parfois importantes. L'angle d'observation se décalera ensuite pour peindre les formes et les structures originales, qui rendent certaines maisons de Saint-Émilion à nulle autre pareilles. En contrepoint, les zones obscures ne seront pas celées, qu'elles paraissent relever d'effets de source, de l'état de la recherche, ou plutôt qu'elles contribuent, à leur manière, à préciser le paysage architectural de la ville : par la mise en évidence des manques, des « silences » dans la partition architectonique, se précisent aussi les contours de ce que Saint-Émilion n'était pas, et un peu aussi de ce que nous ne savons pas encore.

Une maison de la *koinè* méridionale

Les traits communs aux maisons urbaines construites entre le XII^e et le XIV^e siècle dans les nombreuses provinces de France sont nombreux, et plus encore si les comparaisons se limitent aux terres de langue d'oc, qui appartiennent à une *koinè* méridionale. Elles tiennent aux matériaux mis en œuvre, au partage d'un vocabulaire des formes – sur bien des points identique à partir du milieu du XIII^e siècle –, et même à la fréquence du programme si particulier que sont les maisons formant l'enceinte, bien que celles de Saint-Émilion présentent une forte originalité.

Une maison en pierre du Midi

C'est par la perception de sa blondeur un peu ocrée que s'impose d'emblée au visiteur le paysage minéral de la ville de Saint-Émilion. La maison saint-émilionnaise appartient à cet univers de l'habitat « pétrifié », typique des villes du Midi entre le XII^e et le XIV^e siècle, partout où la maçonnerie de brique ne



215. Agen (Lot-et-Garonne), rue du Puits-du-Saumon : vestiges de façade en petit appareil cubique, fin XI^e-XII^e siècle.

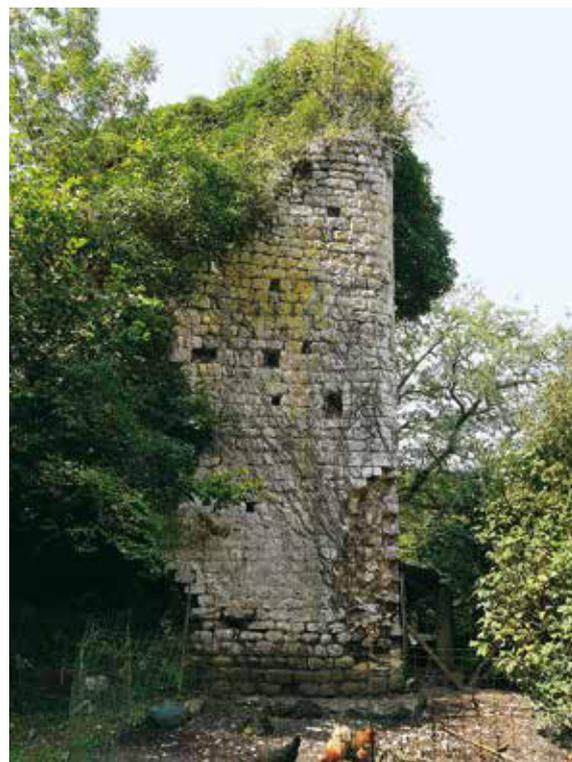
fut pas l'alternative à la pierre. La recherche a beaucoup insisté ces dernières décennies sur la présence du bois dans la construction urbaine de la période antérieure à la guerre de Cent Ans, effectivement devenue aussi peu visible que celle de la construction en terre crue, que les fouilles révèlent pourtant de plus en plus fréquemment. On ne doit pas pour autant minimiser la très forte présence, voire la prédominance, de la construction maçonnée dans les constructions urbaines à l'époque considérée. Le constat n'est pas propre à Saint-Émilion et vaut pour Périgueux, Cahors, Figeac ou Montpellier, comme pour de nombreux *castra*⁵⁸⁸. Il doit être rappelé, car c'est un trait fort du Midi, même s'il se retrouve en Bourgogne, de Cluny à Vézelay, ou en Lorraine – à Metz – et en Île-de-France, à Provins⁵⁸⁹.

En effet, si le processus de pétrification de l'habitat est commun à la plus grande partie de l'Europe occidentale, comme le confirment les recherches les plus récentes en Allemagne, en Suisse, en Italie ou en Bohême⁵⁹⁰, sa chronologie et son intensité diffèrent grandement. Ici il est précoce et généralisé. Ce qui est notable à Saint-Émilion, c'est le tempo : cette profusion de l'emploi de la pierre, et de la pierre de taille, est assurée dès les dernières décennies du XII^e siècle. Or il est peu de sites – même en France où le mouvement

est mieux attesté que partout ailleurs en Europe – pour lesquels une telle situation soit avérée, hormis Cluny et des petites villes du Languedoc oriental, comme Vézénobres et Saint-Guilhem-le-Désert, ou des *castra*, tel Pestilhac⁵⁹¹ (fig. 216).

Cependant, s'il n'y a, à Saint-Émilion, aucune façade à pan-de-bois conservée avant le tout début du XVI^e siècle et guère plus de trace de construction mixte, mettant en œuvre dans l'enveloppe la pierre et le bois⁵⁹², contrairement à certaines maisons des XII^e et XIII^e siècles à Figeac, Martel ou Saint-Antonin, peut-on pour autant en conclure avec certitude que des enveloppes de bâtiments en bois n'ont pas existé⁵⁹³ ? La question mérite d'être posée du fait de certains partis constructifs qui ne trouvent pas d'explications complètement satisfaisantes. Ainsi en est-il des maisons formant l'enceinte, dont sont conservées les façades, mais quasiment jamais les murs latéraux, pas même sous forme de traces d'arrachements.

216. Montcabrier (Lot), *castrum* de Pestilhac : maison tour en appareil cubique, fin XI^e-XII^e siècle.



Qu'en conclure ? Comme ces murs d'enveloppe des maisons formant l'enceinte étaient une nécessité, on doit en déduire qu'ils avaient été adossés aux façades de l'enceinte, sans liaisonnement, à moins qu'ils n'aient consisté qu'en simples cloisons en pan-de-bois, non ancrées dans l'enceinte. De même la position surélevée de certaines portes d'escaliers ou de latrines dans ces « façades-enceinte » ne s'expliquerait-elle pas par l'existence de cages en bois sur poteaux, comportant un plancher à hauteur des seuils de ces percements, et elles aussi seulement adossées aux murs ? La question reste ouverte et ne pourrait être tranchée que par des investigations interrogeant le sol dans les emprises des dites maisons.

Il reste que la densité de constructions civiles en pierre de taille de facture romane est très élevée et que même la ville basse s'est révélée constituée d'un tel tissu bâti. Elle ne peut plus être considérée comme un « délaissé de l'époque romane » depuis que les recherches les plus récentes ont mis en évidence des écheveaux serrés de murs imbriqués dans des édifices conservés⁵⁹⁴ ou de nombreux murs arasés sur des parcelles désormais vierges, lors d'un diagnostic effectué en 2014 sur l'emprise de la propriété 9, rue Vergnaud. Certes, à ce jour tout le quart inférieur de la ville est encore vierge de découvertes, mais il n'est pas exclu que de futures fouilles dans cette zone ne confirment la contemporanéité dès l'urbanisation des villes basse et haute. D'ailleurs, cette partie de la ville était elle aussi enserrée par une enceinte à contreforts plats, suggérant une contexture semblable : c'est ce qu'attestent une gravure et une réflexion de Léo Drouyn, qui note que « Du côté de l'ouest [au sud de la porte Saint-Martin], les remparts sont presque entièrement démolis ; cependant, dans ce qui est encore debout, on distingue des contreforts plats, signe évident qu'ils sont contemporains de ceux des autres côtés de la ville ». Une planche gravée montre effectivement un pan de mur avec un contrefort plat, au sud du « Château du Roi »⁵⁹⁵ : il existe toujours, au-dessus d'une portion d'escarpe percée de trois jours à intervalles réguliers, qui prouveraient qu'on est ici aussi en secteur habité, avec une possible cave. Ces observations sont en outre un argument supplémentaire pour récuser l'hypothèse d'une enceinte qui n'aurait d'abord couronné que les moitiés nord de ses flancs ouest et est⁵⁹⁶ : l'urbanisation du site, enceinte, ville haute et combe fut peu ou prou simultanée.

La facture de la construction en pierre à Saint-Émilion l'insère pleinement dans la famille des constructions civiles romanes du Midi aquitain. Les maisons sont toutes bâties en appareil de belle qualité, moyen à grand, à joints minces et d'un format plus rectangulaire que carré (fig. 183). Cette mise en œuvre est commune en Bordelais dès la « période romane », par exemple à La Réole dans les parties les mieux conservées de la « Grande école » et de l'hôtel de ville (pignon nord), ou à Rions, dans le bâtiment dit « l'Archevêché ». On retrouve des appareils aussi réguliers dans les contrées voisines, notamment en Saintonge, à Pons⁵⁹⁷, et surtout en Périgord⁵⁹⁸ : ainsi à Périgueux, en façades de la « maison du Vigier » et des demeures romanes sises 6, rue Notre-Dame et 6, rue Saint-Roch (fig. 217) ; les modules périgourdins sont cependant parfois sensiblement plus allongés, comme ceux de la maison 16^{bis}, rue Auberge et de la « maison des Dames de la Foi », 2-4, rue des Farges⁵⁹⁹ (fig. 228 et 229). Les édifices romans de Brantôme présentent des maçonneries semblables⁶⁰⁰.

En revanche, on ne constate pas dans les maisons de Saint-Émilion la présence d'un appareil tendant au carré, employé à Saint-Macaire (« maison Messidan »), à Sainte-Bazeille et Mézin en Agenais, ou dans les Landes, à Mont-de-Marsan (6 et 24^{bis}, rue Maubec ; angle des rues Gaston Phoebus et Lacataye)⁶⁰¹. On n'y trouve pas plus le petit appareil cubique d'une façade d'Agen (fig. 215), ni celui, allongé et irrégulier, visible à La Réole sur un pignon de la rue Peyseguin, ni l'appareil à peine plus grand des bâtiments du prieuré de Saint-Macaire (fig. 214), ni celui bien assisé, mais avec des pierres de dimensions très irrégulières, du grand bâtiment de Bigaroque (commune Le Coux-et-Bigaroque) ou de la maison 2, rue de la Nation à Périgueux.

En somme, au regard de la grande diversité dont témoignent les constructions civiles romanes du Sud-Ouest aquitain, on ne peut qu'être frappé par l'homogénéité des maçonneries des maisons de Saint-Émilion et par le soin qui a présidé à leur mise en œuvre. Ils attestent de la prospérité de la ville et de la rapidité avec laquelle furent élevées les longues murailles formant les multiples fronts de l'enceinte, mais également les maisons de l'intérieur de la ville, au cours des dernières décennies du XII^e siècle et des premières du XIII^e.

217. Périgueux, « maison du Vigier », rue du Calvaire : façade en moyen appareil de format rectangulaire.

RUE
TRANQUILLE



Un vocabulaire architectural gothique typique du Midi aquitain

Le stade ultérieur du développement du tissu bâti de Saint-Émilion, du milieu du XIII^e siècle à la fin du XIV^e, connut diverses modalités. Parfois une simple transformation des percements des façades fut jugée suffisante, et d'abord celle des fenêtres, pour satisfaire aux canons du goût nouveau ; plusieurs maisons de l'enceinte portent la marque de ces interventions limitées. Profitant de délaissés ou bien animés d'un projet plus ambitieux, certains commanditaires procédèrent en revanche à des constructions *a novo* : de ce renouvellement partiel du bâti témoignent une haute demeure dite « Maison Gothique », campée à l'angle de la rue Guadet et de l'impasse de la Groulette, ou la maison 2^{bis}, rue de l'Abbé Bergey, ou encore les files de logis dont ne subsistent plus que les rez-de-chaussée en deux endroits de la rive orientale de la rue de la Porte Brunet.

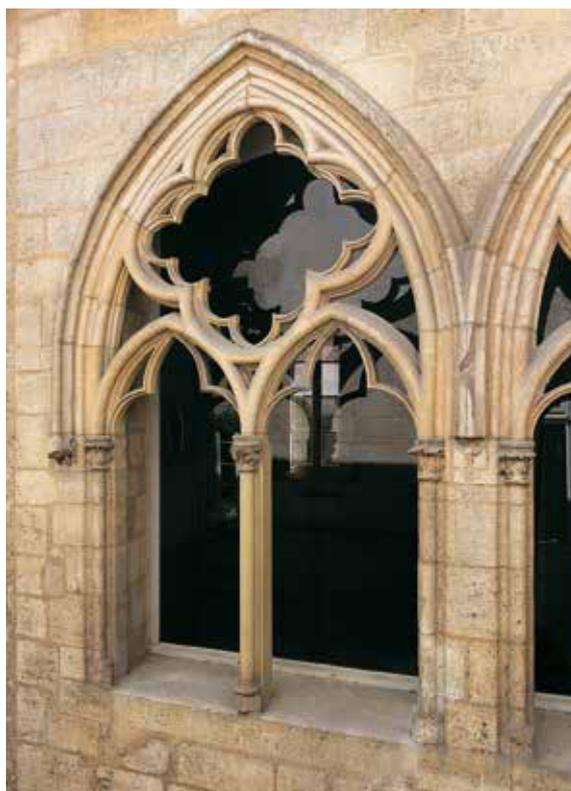
218. Brantôme (Dordogne) 7, rue Joussen : maison du XIV^e siècle, fenêtre à remplage.



Les constructions neuves, comme les parties transformées, sont au total peu nombreuses, mais elles attestent que le vocabulaire architectural mis en œuvre lorsque se déploya le style gothique, à partir du milieu du XIII^e siècle vraisemblablement, différait peu de celui des autres villes du Sud-Ouest. L'écart était d'autant moins affirmé que les principaux morceaux qui subsistent à Saint-Émilion appartiennent plutôt à une phase déjà avancée du gothique, à une forme du style rayonnant en pleine expansion dans le Midi au tournant du XIV^e siècle. Les manifestations les plus réussies en sont deux séries de fenêtres géminées⁶⁰².

Ainsi les trois fenêtres à réseau de lancettes trilobées surmontées d'une rose, insérées sous un arc, appartiennent-elles à une production de belle venue, abondante en Aquitaine comme dans le Midi toulousain. Elles trouvent leurs pareilles dans les villes proches, à Bordeaux, La Réole, Saint-Macaire

219. Bordeaux (Gironde), impasse rue Neuve : maison du XIV^e siècle. Une grande rose somme les lancettes trilobées.





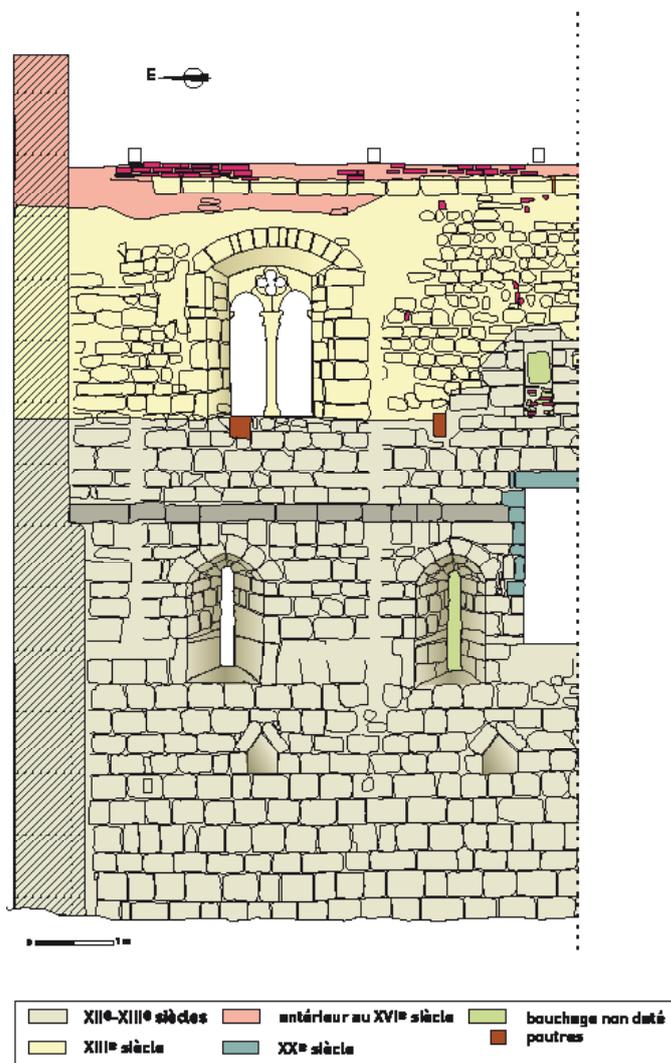
220. Saint-Macaire [Gironde], place du Mercadiou : maison du XIV^e siècle, fenêtres géminées à lancettes trilobées ; sur le pignon (à gauche) baie dépourvue de trilobes.

et Sainte-Foy-la-Grande. On en rencontre des exemplaires aussi soignés en Périgord (à Brantôme, Bergerac, Salignac-Eyvigues ou Sarlat), comme en Agenais (à Agen, Monflanquin et Puymirol)⁶⁰³, voire à Sauveterre-de-Béarn (fig. 218 et 219). En Quercy elles abondent, à Cahors, Figeac et Gourdon⁶⁰⁴. Ces formes sont très évoluées et témoignent d'un abandon des partis plus simples, aux linteaux monolithes découpés d'arcs ; les réseaux sont par ailleurs toujours ajourés et ne sont jamais aveugles, en orbevoie.

Le deuxième type de fenêtres géminées gothiques qui a eu la faveur des Saint-Émilionnais se compose de baies rectangulaires avec réseau, couvertes d'un mince linteau, chanfreiné comme les piédroits, et par exception surmontées d'un encadrement richement profilé, retombant sur des culots. Les belles fenêtres de la maison rue Guadet (fig. 19 et 20) ont des baies en lancettes trilobées, selon un modèle particulièrement répandu en Aquitaine : autour de Saint-Émilion elles parent des façades à Bagas, Fonsac, Sainte-Foy-la-Grande, et en grand nombre à

221. Sainte-Bazeille (Lot-et-Garonne), « maison Roigt » : rez-de-chaussée roman avec fentes d'éclairage et fenêtre géminée du milieu du XIII^e siècle insérée à l'étage [relevé D. Couget-Rullier, infographie F. Escandel].

Saint-Macaire⁶⁰⁵ (fig. 220). Elles sont aussi fréquentes en Périgord, à Périgueux, Issigeac ou Sainte-Croix-de-Beaumont et, selon une formule plus sèche, aux écoinçons pleins, à Beynac et Montignac. On les rencontre enfin en abondance tant au nord qu'au sud de la Garonne, en Agenais, à Francescas, Nérac, Penne d'Agenais, comme dans les Landes, à Aire-sur-Adour, ou dans les Pyrénées-Atlantiques, à Oloron-Sainte-Marie⁶⁰⁶. En revanche, Saint-Émilion n'a pas eu recours aux fenêtres géminées aux baies couvertes de linteaux gothiques droits, décorés d'arcs aveugles évidés, souvent trilobés.



On note une évolution des factures, entre les réseaux aux moulures arrondies, qui sont de règle dans les débuts du nouveau style, mais dont le goût perdurera – comme le montre la fenêtre du presbytère – et la modénature aux profils plus aiguisés qui s'impose peu à peu dans le courant du XIV^e siècle : les fenêtres de la maison rue Guadet sont exemplaires de cette nouvelle parure. Pour ces formes de fenêtres, les hommes de l'art actifs à Saint-Émilion partagent en tous points, fréquence des types, dessins des réseaux et variations de la modénature, la même culture constructive, qui devint hégémonique dans le Midi avec le déploiement de l'esthétique du style rayonnant.

La communauté de vocabulaire est donc bien attestée pour le XIV^e siècle. On ne peut en revanche, faute d'un nombre d'exemples suffisant, facilement juger du degré de parenté entre les partis adoptés à Saint-Émilion et dans les demeures des agglomérations voisines pendant le demi-siècle précédent, avant le tournant des années 1300, alors que l'esthétique romane était peu à peu abandonnée. Cette proximité du langage était peut-être moins prononcée que durant le siècle suivant, comme incite à le penser la fenêtre de la maison e de l'impasse Cardinal, aux baies couvertes d'un réseau composé de trois dalles assemblées en tas de charge, dans un esprit encore « roman » (fig. 152, C) : le couvrement des fenêtres géminées romanes de la « Commanderie », comme celles de deux maisons de l'Agenais (rue Paradis à Mézin et « maison Roigt » à Sainte-Bazeille⁶⁰⁷), présentent en effet une mise en œuvre proche, sinon similaire (fig. 221). En dépit de ces rapprochements, cette phase du développement des fenêtres civiles reste encore dans l'ombre. On doit par ailleurs souligner l'absence à Saint-Émilion, pendant cette période de transition, d'un certain nombre de types de baies, telles les grandes lancettes des façades des maisons Seguin et 6, rue Michel Dupin à La Réole et de « l'Archevêché » à Rions. Tout aussi absentes sont d'autres formules : les baies étroites recoupées en deux par un meneau, conservées au rez-de-chaussée de la « Grande école » à La Réole (fig. 223) ; celles, élargies mais simples et coiffées d'arcs trilobés, de la « maison Sainsevin » à Saint-Macaire (fig. 222), ou de la maison dite « tour du Temple », à Sainte-Foy-la-Grande⁶⁰⁸. On n'y trouve pas plus les fenêtres géminées du type de celles percées à l'étage de la « Grande école », aux baies placées en retrait sous un grand arc clavé et couvertes d'un tympan découpé d'arcs brisés soulignés de tores (fig. 223). Enfin, est particulièrement notable l'absence de fenêtres géminées composées d'arcs



222. Saint-Macaire (Gironde), rue Carnot, « maison Sainsevin », XIV^e siècle : fenêtre à réseau encadrée par deux baies simples trilobées, d'un modèle absent à Saint-Émilion.

clavés, si fréquentes par ailleurs en Agenais, en Périgord ou en Gascogne landaise : à Saint-Émilion les baies sont toutes couvertes de linteaux ou de réseaux, et les arcs clavés sont réservés aux percements des rez-de-chaussée, fentes, portes, arcades et baies de boutiques.

Un autre trait caractéristique des façades gothiques conservées à Saint-Émilion est la rareté des compositions avec cordons d'appui et d'imposte régnaux, formule dont le « Palais Cardinal » avait pourtant donné une si remarquable illustration. En cela, elles se démarquent de la tendance dominante dans le Midi pour cette période. Il reste que le nombre de façades observables est réduit et que quelques indices laissent supposer que certaines maisons purent avoir recours à un cordon régnaux : ainsi de la façade sur l'escalette Goudicheau de la grande maison 5-7, rue de la Porte Brunet, mais où, curieusement, seul le cordon d'imposte paraît avoir été régnaux. La formule est inédite.

223. La Réole (Gironde), maison dite « la Grande École », début du XIII^e siècle : deux types de fenêtres, géminées avec oculus à l'étage, et en forme de lancettes au rez-de-chaussée ; façade scandée par des contreforts encadrant des arcs au rez-de-chaussée.



1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

Au total, le chemin parcouru par les hommes de l'art œuvrant à Saint-Émilion témoigne d'un balancement entre le maintien d'une certaine originalité et une fusion dans une grande communauté aquitaine. Cette attitude se traduit par une fidélité à des mises en œuvre romanes accompagnant l'adoption de premières formes gothiques, à laquelle succéda l'adoption sans réserve de l'esthétique rayonnante. À ce moment de l'évolution du vocabulaire architectural saint-émilionnais se fit jour une certaine diversité, les fenêtres à réseau sous arc brisé côtoyaient les fenêtres barlongues à baies géminées trilobées.

La question de l'enceinte

L'originalité de cette enceinte, formée par la juxtaposition des façades de demeures romanes construites en bel appareil, ne doit pas masquer le fait que la constitution de clôtures de ville à partir des seuls murs des maisons périphériques fut une pratique très répandue et qu'elle apparut très tôt⁶⁰⁹. Sans doute fut-elle, en milieu rural, une alternative aux groupements de maisons entourées de palissades⁶¹⁰ ; en milieu urbain, elle résulta notamment de la colonisation des enceintes antiques des vieilles cités.

L'ancienneté du parti architectural est attestée par les sources⁶¹¹. Il est plus malaisé de la mettre en évidence

224. Périgueux (Dordogne), mur de la Cité : sur les vestiges de l'enceinte romaine sont bâties des demeures romanes, dont « L'hôtel d'Angoulême », avec maçonnerie en *opus spicatum* du XI^e siècle ; en arrière-plan, tour à contreforts du « Château Barrière ». Gravure publiée dans *Antiquités de Vésone*, 1821 (planche 17).



sur le terrain, car les vestiges matériels sont difficilement datables. Cette pratique est pourtant attestée dès le milieu du XII^e siècle en Terre sainte, tant à Emmaüs qu'à Al-Kurum, villages « francs » dont les habitants provenaient plus que probablement de France, comme la grande majorité des colons installés près de Jérusalem : ces petites agglomérations n'étaient pas autrement protégées que par un mur aveugle constitué par les façades postérieures jointives des maisons, toutes bâties en pierres solidement liaisonnées au mortier de chaux. C'est là une preuve matérielle indubitable du caractère répandu de ce parti en France dès le début du XII^e siècle au moins, car les auteurs qui ont étudié ces sites ne leur ont guère trouvé de points communs avec ceux occupés par des indigènes⁶¹².

La réalité matérielle du parti des maisons formant l'enceinte s'apprécie plus aisément dans le Midi à partir du XIII^e siècle. Fréquent dans toutes les parties de l'Aquitaine, il est attesté en Gironde (à La Réole ou sur les quais de Bordeaux), en Périgord (à Limeuil, Berbiguières ou encore à Excideuil), en Agenais (à Penne et à Tournon), en Gascogne à Larressingle (fig. 226) et en Béarn à Sauveterre-de-Béarn. Il l'est aussi dans bien d'autres régions, du Languedoc aux forts villageois du Massif central, et jusqu'en Suisse romande, à Hermance et Yvoire par exemple. L'originalité de Saint-Émilion réside dans la précocité de la réalisation de cette œuvre collective, jointe à la profonde parenté des très nombreuses constructions civiles individuelles qui la composent, ainsi qu'à ses dimensions. La ville jouit en effet d'une des plus grandes enceintes romanes conservées en France : la cité de Périgueux était ceinte elle aussi d'une muraille composée de demeures romanes jointives, mais elles se superposaient à des murs antiques et il n'en subsiste par ailleurs que « l'hôtel d'Angoulême » et le « château Barrière »⁶¹³ (fig. 224). Provins et Carcassonne présentent également de nombreux tronçons d'enceinte antérieurs au milieu du XIII^e siècle, mais leurs murailles sont de véritables fortifications et ne sont pas constituées par l'arrière de maisons, ce qui fait de Saint-Émilion un témoignage observable unique pour l'époque.

Il fallait en effet un nombre très considérable de demeures pour assurer la fermeture complète d'une enceinte longue de 1,5 km. Or, si les vestiges de maisons ne sont conservés de façon visible que sur la moitié nord-ouest de la muraille⁶¹⁴, bien des indices subsistent qui attestent qu'il y avait autrefois des maisons sur le reste



225. La Réole (Gironde), enceinte urbaine constituée par les façades de nombreuses maisons des XII^e-XIII^e siècles. Gravure par L. Drouyn publiée dans *La Guienne militaire*, 1865.

226. Larressingle (Gers) : mur de ville composé des façades arrière des maisons. Ici les percements originels se limitaient à des fentes d'éclairage et quelques tourelles renforçaient la défense.

